

## Notes de lecture

**Geneviève Cresson – *Les parents d'enfants hospitalisés à domicile. Leur participation aux soins***

(2000). Paris. L'Harmattan « Logiques sociales », 208 p.

Une phrase, ou plutôt une clé de lecture, extraite du dernier paragraphe de conclusion :

*« À l'heure où les discours sur les démissions parentales se font insistants, il est intéressant de rappeler que les parents, les mères surtout, restent les principaux artisans de l'alchimie la plus subtile, celle qui transforme un nouveau-né immature en un être humain socialisé. »*

Geneviève Cresson montre que, dans cette alchimie, l'amour ne suffit pas, il faut aussi de la part des parents du travail, et même beaucoup de travail quand les enfants sont atteints, comme c'est le cas pour la population ici étudiée, d'une maladie chronique de pronostic létale comme la mucoviscidose. De quel travail s'agit-il ? La description et l'analyse de l'activité des parents de « mucos », précise et détaillée, intéresseront au premier chef les principaux concernés, parents et soignants. Deux mondes semblent

se côtoyer intimement sans pourtant guère se connaître ou se reconnaître. Celui des soignants, prescripteurs du « bon soin » – idéal souvent irréaliste – et celui des parents qui tendent à ajuster les prescriptions à leur situation singulière, leur personnalité et celle de l'enfant, leur mode de vie et leurs valeurs. Entre les deux, des distorsions de la communication dont le livre suggère qu'elles ne se réduisent pas à des malentendus cognitifs : médecins privés du pouvoir de guérison, utilisant manifestement le savoir médical comme un dispositif défensif, parents malheureux, tiraillés entre confiance et méfiance, désir de savoir et de ne pas savoir. Les soignants trouveront matière à s'interroger sur leur niveau d'exigence vis-à-vis des parents, et sur leurs maladresses relationnelles. En particulier les médecins, dans l'annonce du diagnostic, puis du pronostic. Ce livre confirme que la médecine hospitalière française a, de ce point de vue, quelques progrès à accomplir. La postface du professeur Dominique Turk suggère toutefois que cette évolution est en cours.

Mais l'intérêt de l'analyse proposée ne se limite pas à la connaissance du drame spécifique des parents d'enfants atteints de la mucoviscidose, cette situation exceptionnelle opère comme une loupe grossissante qui éclaire plus largement l'invisibilité du « travail domestique de santé » tel qu'il est réalisé, ordinairement, par l'ensemble des parents, les mères surtout. Au point qu'on est conduit, au fil de la lecture, à une conception du travail domestique où le soin n'est pas un « en plus », ou un volet spécialisé du travail domestique, mais en constitue le cœur même, ce qui lui donne son sens et sa véritable utilité. C'est en effet dans l'extension apportée au travail domestique par la notion de « travail domestique de santé » que réside l'enjeu théorique. Le travail domestique ne peut être réduit à la seule dimension, quasi instrumentale, d'une activité routinière et fastidieuse, ce qu'il est pourtant particulièrement lorsqu'il implique le traitement d'une maladie chronique. Mais il apparaît que cette routine est tissée par l'affectivité, c'est-à-dire l'attachement, la peur, le sentiment d'injustice, les incertitudes, les doutes quant aux décisions à prendre, le chagrin, la culpabilité, voire l'ambivalence vis-à-vis d'un enfant dont la fragilité accaparante demande une vigilance de tous les instants.

Le travail domestique de santé, pour être bien fait, ne peut être

imposé par la menace ou extorqué par la force. Travail et « sentiments » sont ici indissociablement liés. C'est d'ailleurs, selon l'auteure, la principale ligne de partage entre l'activité des soignants et celle des parents qui effectuent à l'occasion des actes paramédicaux (aérosols, séances de kinésithérapie, préparation des solutés, « rincettes » des perfusions d'antibiotiques, pose de la sonde nasogastrique...). Cependant, les incursions des parents dans le domaine paramédical sont bornées à l'unique prise en charge de leur propre enfant. Et cela change tout du point de vue subjectif. Certains médecins disent devoir faire attention à ne pas trop s'attacher aux enfants, pour conserver leur « objectivité », selon eux (pour moins souffrir, dirons-nous aussi). Les parents, en revanche, ne peuvent (et ne veulent) pas opérer cette mise à distance. Si les actes réalisés par les uns et par les autres ne sont donc parfois guère différents, c'est « la charge mentale » et le « travail sur soi » qui le sont.

« *Personne ne peut imaginer un parent inscrivant sur son relevé de budget temps 'travail sur mes propres sentiments pour retrouver le courage de lutter contre une maladie létale'* » écrit Geneviève Cresson. Peut-on mieux dire à quel point le travail domestique de santé échappe à toute tentative d'objectivation ? À quel point il n'est pas réductible à des actes nomenclaturés et

combien il est inaccessible sans en passer par la parole de ceux, plus souvent celles, qui l'effectuent et en connaissent le sens pour eux-mêmes ? Son invisibilité *intrinsèque* est ici encore renforcée par une série de facteurs de dissimulation. Les parents trichent avec celles des prescriptions médicales qui leur semblent irréalistes, inapplicables, voire discutables. Parfois les infirmières et les kinésithérapeutes trichent aussi, du fait de leur surcharge de travail, notamment en déléguant une part de leur travail aux parents. Autre facteur d'invisibilité, l'investissement dans le travail de soin est considéré comme normal, surtout de la part des mères, par les divers intervenants, médecins ou paramédicaux. Allant de soi, il n'est pas discuté. Les mères, elles-mêmes, ne s'en plaignent guère, du moins aux médecins. Ou, lorsque par exception elles le font, elles ont le sentiment d'être mal jugées comme de « mauvaises mères ». Façon de dire qu'une « bonne mère » serait capable de dissimuler son travail et de passer sous silence ses sentiments personnels. Bref, de ne pas déranger la tranquillité mentale des autres.

Mais les analyses de Geneviève Cresson permettent d'aller encore plus loin. Le côté fastidieux de la routine est nié par certains soignants qui y voient au contraire une forme de simplification du travail des parents. Plus étonnant : nombre de parents par-

tageraient ce point de vue. « *Au prétexte que c'est routinisé, cela ne compte plus.* » La banalisation du travail domestique de soin est donc une construction intersubjective entre soignants et parents. Comme si tous avaient de bonnes raisons de ne pas en parler et d'oublier les efforts et les renoncements consentis (notamment dans la sphère du travail professionnel). Quelle pourrait être la rationalité subjective de ce silence si soigneusement entretenu de part et d'autre ? On ne peut s'empêcher de se poser la question. Lorsque les actes sont interchangeables, la non-symétrie entre la gratuité du travail parental et la rémunération des paramédicaux peut être une source de tension et de malaise. Son injustice n'échappe pas aux parents, en particulier aux femmes les plus pauvres. Cette ambiguïté pèse certainement sur la mise en discussion du travail. Mais, sans doute, il y a plus. Si chacun s'ingénie à euphémiser le travail domestique de santé, n'est-ce pas parce que si les soignants commençaient à vraiment écouter ce que les parents ont à dire, ils devraient en rabattre sur leur idéal scientifique (ce qu'il contient d'illusion défensive) et surtout se rendre accessibles à leur souffrance ? De leur côté, les parents ne contribuent-ils pas à la communauté du déni, parce que parler de leur travail, ce serait également faire tomber leurs propres défenses, au risque de raviver

leur chagrin ? Et de ne plus pouvoir continuer ?

Le livre de Geneviève Cresson nous amène alors à soulever une question de fond. La « naturalisation » du travail domestique serait-elle, aussi, en partie à rechercher du côté des défenses mobilisées par ce difficile travail sur les sentiments qu'implique la vigilance constante pour la vie de ceux qu'on aime, et les douloureux renoncements et remaniements psychiques que cela implique de faire, et de faire par soi-même ? Travail peu glorieux que celui qui est réalisé au service des intérêts d'autrui, toujours un peu raté, toujours un peu coupable, tant il implique forcément de conflits et de compromis avec ses propres désirs. Les témoignages des parents en rendent compte avec nuance et justesse. Le livre de Geneviève Cresson est un livre important parce que la description du travail domestique n'y est jamais dissociée des émotions affectives, nécessairement contradictoires, qui l'habitent. C'est banal ? Ordinaire ? Normal ? Oui, précisément, mais que de travail pour parvenir à la normalité ! En plaçant le soin au cœur du travail domestique, Geneviève Cresson nous rappelle que celui-ci est le fondement oublié du travail d'humanisation, donc du travail de la culture.

**Pascale Molinier**

Laboratoire de Psychologie  
du travail et de l'action-CNAM

**Jacqueline Laufer, Catherine Marry, Margaret Maruani (eds)**  
– *Masculin-Féminin : questions pour les sciences de l'homme*  
(2001). Paris. PUF, 246 p.

En réunissant certains des meilleurs spécialistes français, les concepteurs de cet ouvrage nous offrent un « État des recherches » sur les rapports de genre et la difficile marche vers l'égalité entre les sexes, à partir de documents récents. Comme il se doit dans pareille tentative, les qualités pédagogiques et documentaires de *Masculin-Féminin* sont indéniabiles et le livre devrait être une composante essentielle des outils d'enseignement traitant des principaux problèmes anthropologiques.

Le parti pris semble être de laisser de côté les discussions sur les différences biologiques<sup>1</sup>, dont les *Cahiers du Genre* ont déjà rendu compte, et de faire de l'égalité entre les genres l'axe principal sur lequel se structure l'ouvrage. Il s'agit en quelque sorte de montrer comment l'évolution des mœurs et des attentes modifie le contrat social des sociétés européennes, à partir du noyau familial qui reste le sujet politique et religieux majeur des premiers siècles de la chrétienté et demeure un point politique

---

<sup>1</sup> Par exemple : Albert Ducros et Michel Panoff (1995). *La frontière des sexes*. Paris. PUF ; Delphine Gadrey et Ilana Löwy (2000). *L'Invention du naturel*. Paris. Éditions des Archives contemporaines.

important<sup>2</sup>. Noyau familial où la domination masculine, fondée sur la prééminence du mâle, selon un modèle épistémologique où il représente seul la complétude et l'état sain, alors que les autres membres de la famille en sont l'image dégradée, cède le pas à un modèle écologique dans lequel les membres de chaque sexe sont vus comme différents, égaux et complémentaires<sup>3</sup>.

Partant des différences à l'école, dans les emplois salariés et particulièrement dans l'encadrement des entreprises, mais notant à la fois la transformation ou l'effacement de ces différences, le livre présente un grand éventail de sujets allant de la représentation politique aux émotions intimes et aux questions aussi personnelles que les comportements sexuels. Ainsi, axé sur les différences de travail, d'études et de rémunération, l'ouvrage traite de plusieurs niveaux de réalité et de plusieurs champs de compréhension en rendant compte dans chacun de ce que l'on peut tenir pour une avancée de connaissance.

---

<sup>2</sup> Jack Goody (1983). *L'évolution de la famille et du mariage en Europe*. Paris. Armand Colin [trad. française 1985]. Voir aussi, entre autres, François de Singly et Franz Schulteis (coord.) (1991). *Affaires de Famille, affaires d'État*. Nancy. Éditions de l'Est.

<sup>3</sup> Kenneth Boulding est, à ma connaissance, le premier à avoir opposé ces deux modèles in (1962) *Conflict and Defense, a General Theory*. New York. Harper Brothers.

En effet, après avoir traité de la scolarisation, des différences de salaire et de conditions de travail à divers stades de la hiérarchie, puis de la mesure du travail domestique, *Masculin-Féminin* aborde par exemple l'histoire d'une controverse célèbre : celle qui opposa John Golthorpe à d'autres sociologues anglosaxons sur la question de savoir s'il fallait continuer à mesurer la mobilité sociale par la comparaison des postes occupés par les seuls hommes à deux dates ou deux générations différentes, ou s'il fallait tenir compte de la mobilité des filles vis-à-vis des mères maintenant qu'elles se trouvaient toutes deux dans des positions salariales, ou vis-à-vis des pères quand ce n'était pas le cas. L'auteur de ce chapitre met ainsi en scène des débats techniques et épistémologiques. Ces débats sont chaque fois présents dans les autres chapitres et vont se révéler peu à peu fondamentaux, surtout quand on voudra expliquer l'ambivalence des politiques publiques à l'égard des femmes ou les transformations des sensibilités et des attentes affectives et des normes régissant les relations sexuelles. Un récapitulatif sur l'histoire des femmes clôt le livre avant de laisser quelques conclusions aux conceptrices du livre qui le considèrent comme un point de départ pour de nouveaux et nombreux chantiers.

C'est donc bien aux générations de jeunes ou de futurs cher-

cheurs que cet ouvrage s'adresse.

Nul doute qu'ils y trouveront de quoi faire naître de nouvelles énigmes scientifiques et des voies pour les élucider.

**Pierre Tripier**

Professeur émérite  
Laboratoire Printemps  
Université Versailles-Saint-Quentin en Y.

**Béregère Marques-Pereira, Patricio Nolasco (ed) – *La représentation politique des femmes en Amérique latine***

(2000). Université Libre de Bruxelles. GELA.IS / L'Harmattan, 187 p.

Cet ouvrage examine les positions occupées par les femmes dans les institutions politiques de plusieurs pays d'Amérique latine. L'ambition des auteur(e)s est de comprendre les liens entre les femmes et la politique, et de suivre l'évolution de la place faite aux femmes dans les instances politiques de ces pays, dans une optique comparative qui, bien que nécessaire, ne donne lieu qu'à une tentative dont les résultats restent fragiles.

Deux articles – l'un rédigé par Francine Mestrum et l'autre par Patricio Nolasco –, fournissent des éléments pour comprendre les difficultés que soulève l'analyse du problème des liens entre femmes et politique.

Mestrum examine la notion d'*empowerment* qui désigne « *un développement économique et social capable de satisfaire les besoins essentiels au moyen d'un accès au pouvoir politique et économique* », soulignant qu'au

départ, cette notion devait soutenir un projet de « changement structurel » destiné à garantir la paix, le développement et les relations d'égalité. Mais du fait de l'instabilité du sens de cette notion – que l'auteure qualifie de « soft » et qu'elle inscrit dans une philosophie libérale –, la portée des actions qu'elle devait inspirer s'est affaiblie, d'autant qu'elle ne s'assortit d'aucune obligation en termes de résultats. C'est d'ailleurs sous cette forme soft et libérale que les textes des organismes internationaux tel que le PNUD ou BIRD emploient actuellement la notion d'*empowerment*. Pour l'auteure, ces organisations brouillent les termes de la question du développement, cherchent avec la notion d'*empowerment* à imposer un modèle unique de changement social. Elle plaide, pour sa part, pour une revitalisation de concepts comme ceux de citoyenneté et d'émancipation, plus classiques, y compris dans la problématique du genre.

Le sens flou de la notion d'*empowerment* aurait un effet de neutralisation du politique lorsqu'il est appliqué à la représentation politique des femmes. Ainsi, selon Mestrum l'*empowerment* dispenserait d'imposer des transformations structurelles, et limiterait la politique à une lutte contre la pauvreté « *afin de préserver la stabilité sociale et politique* » et reviendrait à l'application de droits formels

sans obligation de résultats.

Mettre en avant la participation des femmes à diverses instances dispenserait d'analyses sociologiques qui seraient pourtant nécessaires pour comprendre la persistance de la situation d'infériorité qui est la leur.

C'est précisément ce souci d'analyse sociologique qui anime Patricio Nolasco dans son article intitulé « Représentation des femmes et pouvoir social en Amérique latine ». Il s'agit d'une étude sur l'inégale distribution du pouvoir entre les groupes sociaux et du constat que, selon ces groupes sociaux, les places faites aux femmes sont elles-mêmes très inégales. L'auteur détermine deux « lignes de tension » inhérentes aux recherches contenues dans l'ouvrage. La première concerne la place de l'État et son rôle dans le processus de réduction des inégalités – processus de longue durée – entre les hommes et les femmes. À cet égard, il examine les caractéristiques des États latino-américains. La deuxième désigne la sphère politique elle-même. L'auteur repère les limites que rencontre la percée politique des femmes et les résistances à cette percée.

Afin d'étudier les différences de pouvoir entre les hommes et les femmes, selon cette réflexion inspirée d'Elias<sup>4</sup>, il est nécessaire

de considérer la question de la cohésion sociale : c'est elle qui entretient le sentiment de supériorité masculine. C'est l'ancienneté des hommes sur le terrain politique qui leur confère cette légitimité et une expérience sur laquelle repose une cohésion sociale. En revanche, l'égalisation des chances repose sur le pouvoir d'un État, relativement autonome vis-à-vis des groupes particuliers. C'est pourquoi l'auteur affirme la nécessité d'examiner les politiques en relation avec la place de l'État dans la société.

La critique du concept d'*empowerment* montre également l'importance du problème de la distribution du pouvoir. Cependant, si la réduction des inégalités se trouve au centre de la question, on peut craindre que la mise en place des quotas ne suffira pas à les réduire. En outre, Nolasco souligne que les femmes commencent à accéder à la représentation politique au moment même où cette dernière est en crise. De plus, cet accès est surtout rendu possible grâce à un capital culturel qui les aide à surmonter la concurrence avec les hommes, sachant que le fonctionnement des partis peut toujours bloquer leur ascension.

En introduction au livre, Bérengère Marques-Pereira affirme que les obstacles rencontrés

<sup>4</sup> Elias Norbert (1998). « The Changing Balance of Power between the Sexes in Ancient Rome », in Stephen Mennell, Johan Goudsblom, *Norbert Elias. On*

*Civilization, Power and Knowledge: Selected Writings*. Chicago. The University of Chicago Press [1987].

par une représentation équilibrée hommes/femmes constituent un des éléments de la crise de la démocratie représentative en Amérique latine. Elle s'intéresse aux débats concernant les mesures d'action positive – quotas – tout en examinant l'organisation des systèmes politiques et de la citoyenneté qui font une place insuffisante aux femmes. Selon l'auteure, si ces débats occupent une place centrale, c'est parce que l'introduction de quotas constitue une mesure indispensable à la réduction de la sous-représentation politique des femmes et une solution à la crise de la démocratie représentative.

Sonia Nuñez Villaroel étudie également la question des quotas dans l'expérience chilienne, à partir d'observations empiriques commandées par un organisme étatique. Il apparaît que l'accès des femmes aux postes de décision dépend beaucoup des comportements des partis politiques. Trois des partis étudiés ont adopté un système de quotas internes pour que les femmes soient plus équitablement choisies pour représenter leurs partis, tandis que d'autres partis n'ont pris aucune mesure. Malgré le retour à la démocratie en décembre 1989, la représentation des femmes en politique a beau s'être accrue, elle demeure très limitée.

Les femmes d'Uruguay et d'Argentine subissent un sort comparable, l'exercice du droit

politique ne leur est que modestement ouvert.

Rosario Aguirre montre qu'en Uruguay il faut incriminer la dynamique des partis politiques et la construction sociale de l'identité féminine. Dans ce pays, les projets d'actions positives n'ont pas été votés par le Parlement, ce qui contraint les femmes politiques à concentrer leur action à l'intérieur des partis.

L'Argentine a, au contraire, introduit des quotas dans sa législation. Et pourtant, cette mesure reste relativement formelle, au sens où la loi n'a pas suffi à concrétiser l'égalité des chances des hommes et des femmes en politique et où la participation politique des femmes reste insuffisante.

Jaqueline Jimenez Polanco cherche à comparer la situation des différents pays, tâche considérable qui l'oblige à revenir sur la longue durée pour comprendre les mécanismes d'accès des femmes aux postes de représentation politique. La tâche est sans doute trop ambitieuse pour pouvoir être menée à bien car elle traite à la fois de l'Argentine, du Brésil, du Chili, du Mexique et de la République Dominicaine, domaine d'étude trop vaste pour que les analyses historiques puissent être rigoureuses.

Même si les résultats de cette recherche sont décevants au regard de l'ampleur du projet, l'ouvrage a le mérite de montrer que les femmes, par leur mobili-



sation politique, ont joué un rôle central dans les mouvements d'opposition aux dictatures en Amérique latine. Pourtant, avec le retour à la démocratie dans les années 1980, leur participation aux mouvements sociaux ne trouve qu'une traduction fort limitée en termes de représentation politique. Même dans les pays qui ont mis en place des actions positives – les quotas aux élections ou au sein des partis – la situation des femmes en politique est partout décevante.

Ce livre couvre une large partie de l'Amérique latine et propose un éclairage actuel sur l'état de la réflexion relative aux problèmes de la représentation politique des femmes dans cette région.

**Ariel Sevilla**

Doctorant  
Laboratoire Printemps  
Université Versailles-Saint-Quentin en Y.

***Quarante ans de Sociologie du travail, et maintenant ?***

**Amélie Pouchet (ed) – *Sociologies du travail : 40 ans après***  
(2001). Paris. Elsevier, 370 p.

**Pierre Veltz, Gilles Jeannot (ed) – *Le travail entre la cité et l'entreprise***  
(2001). La Tour d'Aigues. L'Aube, 160 p.

Dans l'euphorie de l'industrialisation de masse, de la fin de la société paysanne, de la sécularisation des mœurs et des mentalités, de la salarisation hégémonique et des garanties sociales qui lui étaient attachées, de la

mobilité sociale qui allait se convertir en moyennisation, certains des auteurs et concepteurs du *Traité de Sociologie du Travail*<sup>5</sup> fondèrent il y a plus de quarante ans une revue, *Sociologie du Travail*, qui acquit rapidement une excellente réputation professionnelle et un univers de lecteurs bien au-delà des frontières de l'académie. L'année 2000 fut marquée par deux colloques qui nous rappellent ce temps passé et le mettent en perspective :

L'un fêtait les quarante ans de la revue *Sociologie du travail* et tirait des bilans et des projections des 160 numéros publiés. Le second, fruit d'une Décade de Cérisy, se voulait plus prospectif : dans la trace des économistes et gestionnaires qui s'interrogent sur l'existence de frontières à la firme<sup>6</sup>, il propose une lecture dans laquelle la cité et son ordre pénétrerait l'usine et ses agents, plaçant ainsi le travail entre l'entreprise et la cité.

Pour célébrer l'anniversaire de leur revue, deux questions étaient posées aux auteurs de *Sociologies du travail : 40 ans après* :

a) Qu'avons-nous appris durant cette période (celle des quarante ans) ?

b) Qu'avons-nous à dire pour rendre notre monde un peu plus intelligible ?

Une citation d'Alain Touraine

<sup>5</sup> Gurvitch Georges (ed) (1960). Paris. PUF.

<sup>6</sup> Garrouste Pierre (1997). *Les frontières de la firme*. Paris. Economica.

venait expliciter cette dernière interrogation : « *Comment peut-on être acteurs dans un monde où les bouleversements économiques et technologiques semblent ôter aux individus, aux groupes sociaux et aux nations elles-mêmes tout contrôle sur les changements qui les affectent ?* »

Après quelques textes somme toute épideictiques, rappelant, comme dans les débats télévisés, ce que chacun devrait savoir avant de commencer à approfondir ses connaissances, les réponses aux deux questions viennent sous forme interrogative : Peut-on encore parler de modèles productifs ? Que nous apprend l'analyse de l'action publique ? La fin de l'emploi ? Le marché contre les relations professionnelles ? Dans chacun de ces chapitres, deux ou trois articles se construisent en miroir, permettant au lecteur d'appréhender dans un seul geste des sensibilités différentes traitant les processus étudiés et la façon dont la revue en a rendu compte. D'autres chapitres sont plus didactiques mais abordent aussi les questions sous forme de controverse, en se demandant par exemple ce que devient la sociologie des organisations et celle de l'entreprise, (qui avait eu une certaine place dans la revue pendant une décennie) quand les frontières de la firme s'évanouissent ou si le passage par la technique éclaire l'analyse du travail. Enfin et de façon explicite, deux réflexions d'ensemble

sur les vraies ou fausses controverses de la sociologie amorcent la conclusion qui s'achève par l'analyse de la place de *Sociologie du travail* dans le monde français des publications académiques.

Il est malaisé d'aller plus loin dans la présentation d'un tel ouvrage puisque son ambition est à la fois d'évoquer le passé de la revue et la situation actuelle d'un vaste ensemble déterminé par les sujets que cette revue a traités récemment. Mais, n'est-ce pas le sort de ce type d'ouvrage issu d'un colloque commémoratif, sans qu'il y ait un véritable fil qui organise les relations entre les parties ? Aussi peut-on s'intéresser à juger de la valeur documentaire de l'ouvrage ainsi que de son caractère pédagogique. Par exemple en répondant aux questions : Est-ce une ressource pour ceux qui voudraient s'initier à la fois aux études sociologiques sur le travail et, à travers l'histoire de la revue, aux moments de l'histoire intellectuelle de la France ? Ces documents sont-ils présentés de façon suffisamment explicite pour servir de ressource à cette action d'initiation ?

Ici, la réponse est subjective et ne peut pas ne pas l'être. Si l'on veut utiliser cet ouvrage comme le reflet d'une histoire intellectuelle ou comme l'indice des préoccupations savantes, c'est à la fois dans ses objets insolites et ses oublis que l'on peut lire cette histoire et ces préoccupations.

Objet insolite : une relative importance est donnée aux politiques publiques, et ceci est vu comme un gage d'ouverture de la revue à d'autres secteurs de la vie collective que le travail, mais les relations entre l'analyse du travail et de l'organisation et ce thème ne me semblent pas avoir été vraiment établies, sauf pour une intéressante étude sur l'Angleterre. Oubli : par contre les relations entre travail et famille, travail et genre et travail et cognition, qui avaient marqué pour moi l'histoire de la revue en apportant des instruments d'intelligibilité des situations de terrain, ne sont pas évoquées.

De même la valeur pédagogique de l'ouvrage n'en fait pas un ouvrage d'initiation mais une intéressante ressource pour ceux qui sont déjà familiers de ce champ d'investigation. Mais peut-il en être autrement ? Après tout, la présentation par Georges Friedmann, Jean Daniel Reynaud et Jean-René Tréanton des « Problèmes de sociologie industrielle » dans le *Traité de Sociologie*<sup>7</sup> dirigé par Georges Gurvitch, au moment de la naissance de la revue, procédait de la même façon. Dans une certaine mesure le *Traité de sociologie du travail*<sup>8</sup> dirigé par le même Friedmann avec Pierre Naville, aussi. Il faudra attendre le « Que sais-je ? » sur la Sociologie in-

dustrielle de Bernard Mottez<sup>9</sup> et surtout *La sociologie industrielle aux États-Unis* de Pierre Desmarez<sup>10</sup> pour enfin avoir un outil pédagogique permettant directement l'initiation.

On peut quand même être frappé par certaines absences : par exemple trois articles traitent de l'emploi mais aucune allusion ne peut y être trouvée au concept de carrière, comme si la si riche tradition de ce que Hughes et ses disciples considéraient comme de la sociologie du travail n'avait pas laissé de trace dans la mémoire des rédacteurs. Or, « carrière » avait donné lieu à un article phare par Jean René Tréanton dans le premier numéro de la revue jumelle et concurrente la *Revue française de sociologie*<sup>11</sup>.

Comme ressource pour comprendre le passé on trouvera beaucoup d'intérêt à la synthèse de Patrick Fridenson : « Les apports de l'histoire des entreprises » et, pour saisir le travail aujourd'hui, la tentative de Pierre Veltz dans « La sociologie du travail peut-elle encore parler de technique ? ». Ce dernier met au centre de la réflexion la double tendance contemporaine à fiabiliser et intégrer les systèmes techniques, à créer un « univers moral » de solidarités techniques

<sup>9</sup> (1971). *La Sociologie industrielle*. Paris. PUF.

<sup>10</sup> (1986). Paris. Armand Colin.

<sup>11</sup> Tréanton Jean René (1960). « Le concept de Carrière ». *Revue française de sociologie*, n° 1-1, janvier-mars.

<sup>7</sup> *Op. cit.*

<sup>8</sup> (1961-1962). Paris. Armand Colin.

aussi bien dans les ateliers traditionnels que dans les firmes en réseau. Il me semble qu'il y a là une bonne voie pour réfléchir à la relation que la firme entretient avec son environnement tout comme celle qui unit la sociologie du travail à la tradition de la sociologie générale.

On retrouvera le même Pierre Veltz dans la conclusion d'un livre qu'il a coordonné avec Gilles Jeannot à partir d'une « Décade de Cérisy la Salle » : ***Le travail entre la cité et l'entreprise.***

Un point de vue est ici affirmé : les frontières de la firme étant de moins en moins visibles, tout se passe comme si les catégories de la cité envahissaient l'entreprise « *en faisant résonner les différents sens de ce dernier terme. Le sens politique d'abord, certains débats étant posés dans des termes comparables à ceux de la vie publique, mais aussi en partie le sens urbain, certaines formes de coopération apparaissant comparables aux relations sociales générées par la vie urbaine.* » (p. 5 et 6).

Ce point de vue structure les différentes contributions et permet de diviser le livre en deux parties. La première partie décrivant et analysant les « nouvelles figures de l'activité ». Les auteurs cherchent à y expliquer les mutations dans la coopération au travail, dans les processus d'apprentissage, dans le sens que les salariés donnent à leur action et

les transformations qui sont introduites dans l'organisation. Celles-ci valorisent davantage l'initiative individuelle et le décalage par rapport à la routine, mais créent en contrepartie une augmentation du stress chez les salariés et une surcharge volontaire de travail.

La seconde partie de l'ouvrage tourne autour de deux questions essentielles : celle des conditions et des contrats de travail.

Chacune donne lieu à des descriptions et à des perspectives analytiques et 'futurologiques'. Les conditions de travail selon les nouvelles règles managériales sont marquées par la responsabilité individuelle, la tension des flux et le rejet de certaines façons d'être autrefois valorisées. Une recherche portant sur les mêmes lieux de travail, avant et après une réforme qui donnait plus d'autonomie aux opérateurs dans une organisation allégeant la structure de commandement, (le modèle de la production amincie) le remarque bien. L'équilibre du travail s'y est amélioré, ainsi que son confort. Mais l'auteur conclut qu'un nouveau type de subjectivité y est requis : « *On pourrait dire qu'alors que la révolution industrielle a favorisé le comportement introverti, calme et mesuré, on enjoint actuellement aux salariés d'être nettement plus extravertis [...]. Exiger un tel changement avec une telle brutalité représente un coût subjectif extrêmement élevé pour les indi-*

*vidus. Les systèmes de valeur s'inversent brutalement, la liste des individus exemplaires change du tout au tout.* » (de Coninck, p. 203). Il est impossible de résumer cette seconde partie si riche, mais on y perçoit deux éléments historiques majeurs qui séparent notre temps de celui de la montée de l'industrialisation : l'incapacité relative du secteur économique à assurer le plein emploi et la prééminence en termes d'activité et de création financière des services sur l'industrie. Le premier sujet donne naissance à plusieurs articles qui traitent la question à plusieurs niveaux d'échelle différents, en démontrant d'une part le caractère ambivalent des méthodes modernes de gestion qui prétendent faire gagner du temps – mais « *Gagner du temps peut en faire perdre* » (Gollac et Volkoff, p. 188) – et qui prônent un recours systématique à la formation pour lutter contre l'exclusion, alors que l'exclusion est un processus qui commence sur les lieux de travail et « *à l'intérieur [...] du dispositif d'insertion [...] un double mouvement de méconnaissance participe du processus d'exclusion* » (Roche, p. 208).

Le passage du primat de l'industrie à la prééminence des services amène à considérer le travail comme de l'intelligence en action, selon les termes de Newell et Simon. Une conception qui permet aussi de reconsidérer

les outils techniques, les processus du labeur ainsi que les règles, normes et usages de fonctionnement des rapports entre humains et des relations homme-machine comme des moyens fixés de résoudre des problèmes répétitifs ou inédits. Cette tendance va de pair avec celle qui voit les rapports fixés par le Droit du travail s'estomper, pour être remplacés par une « architecture contractuelle » qui remplace la vision traditionnelle de l'organisation.

Parce que dans les services surgit l'inédit, l'on ne peut guère enfermer l'opérationnel dans un réseau trop dense de règles. Les bons réflexes et les bonnes pratiques face à un nouveau problème ne sauraient être réglés à l'avance sur une grille de qualifications et de statuts rigide, comme celle que rencontra Crozier il y a un demi siècle dans la Manufacture de Tabacs<sup>12</sup>. Elle ne saurait être introduite non plus dans des référentiels de compétence trop vagues. La compétence est à la fois individuelle et collective et toujours contextualisée de façon singulière. D'où la difficulté des syndicats à trouver des modes d'intervention dans l'entreprise, eux qui avaient l'habitude d'utiliser les qualifications (plus universelles et surtout reposant sur des qualités présumées) comme plate-forme

<sup>12</sup> Crozier Michel (1963). *Le phénomène bureaucratique*. Paris. Le Seuil.

de négociation (Lichtenberger et Paradeise, p. 236).

Cette ambivalence fondamentale de la situation moderne est dépeinte de façon multidimensionnelle dans le texte de Pierre Veltz qui clôt l'ouvrage. Ce chapitre synthétise les points d'avancée vers une meilleure connaissance du travail en action grâce à ce livre. Car non seulement l'ouvrage est franchement pédagogique, mais donne aussi des armes intellectuelles à tous ceux qui voudraient rapidement comprendre la situation actuelle des entreprises en France.

On peut cependant regretter qu'aucun article n'aborde les relations entre la montée des activités de service, le caractère local de la compétence, les ambiguïtés de l'autonomie et de l'exigence de réactivité avec la montée en nombre et en responsabilité du salariat féminin. Comme dans le précédent ouvrage, les rapports sociaux de genre sont invisibles.

**Pierre Tripier**

Professeur émérite

Laboratoire Printemps

Université Versailles-Saint-Quentin en Y.

**Isabelle Billiard – Santé mentale et travail. L'émergence de la psychopathologie du travail**

(2001). Paris. La Dispute, 288 p.

S'interrogeant sur la place et la signification du travail dans la vie des hommes et des femmes, Isabelle Billiard tire d'un travail de thèse un ouvrage dont les qualités d'analyse et de docu-

mentation devraient en faire un ouvrage de référence. À travers une lecture de l'évolution historique des formes de rationalisation du travail, l'auteure s'attache, dans un premier temps, à resituer les avancées du taylorisme dans un contexte marqué, à la fois, par les figures emblématiques des ingénieurs, « *nouveaux venus sur la scène de la production* », des hygiénistes – « *La médecine n'a pas seulement pour objet d'étudier et guérir les maladies, elle a des rapports intimes avec l'organisation sociale* » (Murard, Zylberman 1996<sup>13</sup>) – et de l'émergence, avec Edouard Toulouse, des chercheurs de psychologie « appliquée ». En dehors des préoccupations prophylactiques, s'en dessinent de nouvelles qui font advenir la question de la *fatigue au travail* qui entre ainsi dans la sphère de l'analyse scientifique de ce dernier. Toutes ces entreprises, cependant, restent marquées par la volonté d'adapter l'homme au travail et c'est en rupture avec ces visions fonctionnalistes, pourtant dominantes, que d'autres personnalités comme Henri Wallon, se réclamant du marxisme, vont chercher à fonder d'autres références qui insistent sur le caractère aliénant du travail. Mais c'est surtout Meyerson, chassé de l'Université par les lois

<sup>13</sup> Murard Lion, Zylberman Patrick (1996). *L'hygiène dans la République. La santé publique en France, ou l'utopie contrariée. 1870-1918*. Paris. Fayard.

antisémites, et réfugié à Toulouse, qui s'attachera à mettre en évidence l'importance de l'engagement de l'homme dans sa tâche, faisant ainsi advenir une autre conception des rapports de l'homme à son travail. À l'image d'un homme, aux performances « étalonnées », se substitue alors la figure du travailleur pris entre « *engagement, objectivation et distanciation* » (p. 42). Cette avancée pionnière, résolument pluridisciplinaire, ne parviendra pas à se développer, étant sans doute perçue comme iconoclaste et pas assez respectueuse des partages disciplinaires.

À la fin de la guerre s'impose un « modèle de croissance 'à l'américaine' » où le souci de la productivité se matérialise par la prise en compte des « facteurs psychologiques » et l'avènement d'une psychosociologie de l'entreprise : que ce soient les avantages matériels qui peuvent être consentis aux ouvriers ou la politique des grandes centrales syndicales qui « *préfèrent défendre les intérêts les plus immédiats de la classe ouvrière et les plus négociables auprès du patronat et de l'État, on se soucie peu, à cette étape, des 'inconvenients immédiats' du travail concret* » (p. 49). Tant pour la médecine du travail, dépendante de l'entreprise, que pour le productivisme traditionnel des syndicats : « le travail c'est la santé ». À la suite de Madeleine Rebérioux, l'auteure montre bien la manière dont le

« masculinisme » permet d'évacuer les questions de santé, de l'usure au travail, de la fatigue, considérées comme des préoccupations plus « féminines ». Cette réalité va être contrecarrée par l'importation en France de considérations qui émergent aux États-Unis (Moreno, Lewin) sur la nécessité de ce que nous pourrions appeler une « mobilisation subjective » de la force de travail : la politique des « relations humaines » est née. L'une de ses préoccupations majeures sera d'intégrer le travailleur c'est-à-dire faire en sorte « *qu'il se considère 'comme membre de l'entreprise'* » (p. 66). Cette visée adaptatrice ne va pas sans l'apparition de tentatives qui, à travers le « *Human Engineering* » entre autres, entreprennent d'adapter « le travail à l'homme ».

C'est à ce point que des convergences sont relevées, de manière pertinente par Isabelle Billiard, en particulier avec une psychologie clinique (Lagache) en mal de légitimité qui va chercher à « *conseiller, guérir, éduquer* », toute personne qui se trouve en face d'une « *situation problème* », et avec une « nouvelle psychiatrie » (voir par exemple à ce propos les rôles d'Henri Ey et de Jacques Lacan au cours des Journées de Bonneval en 1946) qui se libère du sempiternel débat entre « organicistes et psychogénistes » (p. 89). Mais ce sont deux autres démarches inaugurales qui vont à proprement

parler révolutionner le champ. D'un côté, le renversement épistémologique opéré par le travail fondateur de Georges Fiedmann, *Le travail en miettes* (1956), permet d'autonomiser ce qui va devenir la psychopathologie du travail du strict contrôle du travail par le patronat, en adoptant le point de vue des travailleurs et de leur position dans les processus de travail. Cette nouvelle attention au travailleur en situation apparaît dans un contexte où l'expérience de la guerre, et celle des camps de concentration en particulier, interdit d'instrumentaliser purement et simplement l'être humain. De l'autre, les méthodes nouvelles et « actives » en psychiatrie (Tosquelles, Sivadon, Leguillant) « resocialisent » pourrait-on dire la maladie mentale et, avant l'introduction de molécules chimiques qui vont révolutionner le travail dans le secteur psychiatrique, mettront l'accent sur les activités de type ergothérapeutiques, non sans qu'apparaissent des différences notables, que l'auteure, sans doute animée par un souci de rationalisation du raisonnement, tend malheureusement à trop occulter, nous y reviendrons.

À travers deux symptômes, celui de la fatigue au travail et celui des maladies mentales professionnelles, se met progressivement en place une psychiatrie des problèmes que pose « *le rapport des salariés à leur*

*travail, les symptômes et difficultés qu'ils manifestent dans le cadre de leur activité professionnelle, et les incidences psychopathologiques de certaines caractéristiques du travail* » (p. 155). Ceux que l'on va appeler des « petits mentaux » vont être ainsi « guidés » dans des dispositifs particuliers (Centre de traitement et de réadaptation sociale, CTRS) et être considérés par l'un des pionniers de cette entreprise, Paul Sivadon, comme étant porteurs de « névroses de travail ». Le rôle de Claude Veil sera tout aussi déterminant lorsqu'il aborde l'analyse de l'absentéisme comme une forme de « mécanisme de défense collective ». Ces deux figures emblématiques de la psychopathologie du travail émergente sont favorables à des mesures défendant les intérêts des travailleurs, leurs droits et la protection de leur santé. Leur démarche s'inscrit dans le droit fil d'un réformisme confiant dans les transformations des conditions de travail. Plus radical, Louis Le Guillant, créateur, par ailleurs des Centre d'entraînement aux méthodes actives (CEMEA, p. 109), tente une improbable greffe avec les théories pavloviennes et s'attache, pour analyser le travail des bonnes à tout faire, à une « compréhension génétique du trouble », proche, selon lui, des thèses du philosophe allemand Karl Jaspers. Récusant les



apports de la psychanalyse rom-pant avec une « clinique du sujet » de Sivadon et Veil, Le Guillant introduit une « clinique des situations », en se référant, notamment, à la dialectique du maître et de l'esclave de Hegel. En conclusion, Isabelle Billiard reconnaît l'apport pionnier de ces psychiatres que l'on pourrait dire « dans la cité », mais constate néanmoins que leur travail doit être contextualisé dans le cadre d'une société fortement productiviste, dans laquelle les politiques de prévention sanitaire et sociale entrent en conflit avec les réalités du monde du travail imposées par un patronat peu enclin à voir remettre en cause sa suprématie dans l'entreprise et dans la société.

Ce travail tout à fait passionnant, fruit d'une longue fréquentation des textes et d'une réflexion approfondie doit être salué au sens où il fera incontestablement référence dans le champ. On peut cependant regretter quelques formules qui tendent à construire, un peu artificiellement, un « groupe de psychiatres » plus ou moins homogène qui, en négligeant les apports singuliers des uns et des autres, tendent à occulter des différences pourtant centrales. Si on peut, par exemple, incontestablement parler de ce que l'on pourrait appeler une « mouvance » psychiatrique dans l'après-guerre, on ne peut se contenter de traiter les apports de Sivadon, Tosquelles et de Le

Guillant comme « *Trois conceptions du travail thérapeutique* » (p. 109). S'il s'agit, dans les trois cas, d'une nouvelle articulation entre la maladie mentale et le « social », on ne peut en aucun cas confondre, par exemple, les visées adaptatrices de Sivadon (CTRS) avec les bricolages de Tosquelles à Saint Alban. En 1941, Lucien Bonnafé, petit-fils d'un aliéniste retraité en 1914, qui avait été rappelé à Saint Alban au moment de la guerre, est nommé, suite à un imbroglio administratif au moment du concours, comme interne à Saint Alban où Pierre Balvet est en attente de partir à Lyon. Il y découvre François Tosquelles, psychiatre depuis l'âge de 24 ans, médecin républicain au cœur de la guerre d'Espagne. Celui-ci avait été formé par le psychologue Mira, instigateur à Barcelone d'un centre « École et Travail » et qui s'occupait d'orientation professionnelle. Mira conseille au jeune Tosquelles, qui dirigera plus tard le « Conseil psychiatrique » (*le comarque*) de la Généralité de Catalogne à partir de 1934, de s'intéresser aux « hommes normaux ». Suivant son conseil, Tosquelles allait « *travailler tous les soirs avec les ouvriers dans des centres d'apprentissage, faire de l'orientation professionnelle et des études d'organisation du travail. À partir de cette pratique préparatoire à la psychiatrie, je ne me posais pas du tout le problème de l'étrangeté foncière du*

*fou* » (1975, 1980, p. 65). Si Tosquelles s'intéresse au travail, il l'envisage non d'un point de vue instrumental (comment travailler, dans quelles conditions), mais dans l'optique où l'homme est toujours aliéné dans son rapport au *faire*, qu'il soit malade mental (« fou » dit Tosquelles avec sympathie et bienveillance) ou dit « normal »<sup>14</sup>. C'est donc à la fois la dimension de la souffrance que la psychopathologie du travail va intégrer progressivement au cours de son histoire, mais aussi celle du désir humain qui est à l'horizon d'une démarche comme celle de Tosquelles. En cela, elle demeure, aujourd'hui encore, irréductible à la visée « réadaptatrice » d'un Sivadon ou à un volontarisme « gestaltiste » ou plus naïvement ancré dans un « matérialisme scientifique » apparemment peu approprié. Ces remarques ne doivent pas être comprises comme une occultation du rôle primordial de Sivadon ou de Le Guillant dans la construction sociale de la psychopathologie du travail en France, comme Isabelle Billiard le montre de manière pertinente, mais d'indiquer peut-être qu'à trop vouloir « lisser » cette histoire, son travail manque peut-être une des filiations de cette jeune discipline en omettant de reconnaître une partie de sa dette

à l'égard des tenants d'une acception de l'inconscient ancré dans le social, telle qu'elle a été défendue par Tosquelles : « *On continuait à maintenir ce lieu ouvert, réellement ouvert ; qu'un lieu soit ouvert ou fermé, ça ne dépend pas que des murs* » (Tosquelles 1975-1980, p. 66) et redéveloppée par Deleuze et Guattari (1972, 1980)<sup>15</sup>.

**Liane Mozère**

ERASE, université de Metz

**Catherine Delcroix – *Ombres et lumières de la famille Nour***

(2001). Paris. Payot & Rivages, 258 p.

Catherine Delcroix présente dans ce livre une analyse de la précarité en donnant à voir une histoire, celle de la famille Nour, en touchant « *au plus intime une réalité* » qui est porteuse de souffrances certes, mais où l'on voit « *que les personnes en situation de précarité déploient des stratégies dynamiques pour s'en sortir* ». L'histoire est celle d'une famille marocaine vivant depuis près de trente ans dans une cité, « *quelque part en France* », et dont l'auteure a rencontré les différents membres au cours d'une série d'entretiens et d'échanges qui se sont déroulés durant six ans et se poursuivent encore aujourd'hui. Il s'agit d'une histoire de famille au sens méthodologique du terme, d'un récit de

<sup>14</sup> « Les fous qu'on dit malades sont des gens qui, pour des motifs divers, n'ont pas « réussi leur folie » (Tosquelles 1975, 1980, p. 67).

<sup>15</sup> Deleuze Gilles, Guattari Félix (1972). *L'Anti-Edipe*. Paris. Minuit. Deleuze Gilles, Guattari Félix (1980). *Mille Plateaux*. Paris. Minuit.

vie à plusieurs voix, celles des deux parents, Djamila et Amin, et celles des huit enfants : six garçons et deux filles, que l'auteure n'aurait pu mettre en œuvre sans la confiance que la famille Nour lui a accordée. C'est une démarche faite d'une observation des activités quotidiennes des diverses personnes, en les associant aux analyses qui les concernent. Et Leïla, la fille aînée de la famille Nour, y participe par l'écrit de la postface.

Cet ouvrage, réponse à la confiance donnée, est une lecture vivante et passionnante d'une histoire collective, celle de l'immigration maghrébine, une immigration qui a enrichi la France au cours des « trente glorieuses », qui est partie prenante de l'histoire de notre pays. C'est une histoire singulière, représentative de processus sociaux que des milliers d'autres familles ont vécu et vivent encore aujourd'hui. L'histoire des Nour représente en effet ce que Franco Ferrarotti désigne sous le terme « *d'universel singulier* »<sup>16</sup>. C'est une histoire idéaltypique et nous avons rencontré, Nicole Sotteau-Léomant et moi-même, dans nos démarches de recherche en banlieue parisienne, des familles maghrébines aux itinéraires de vie présentant de multiples processus identiques à ceux qui ont

produit l'itinéraire de la famille Nour, avec « *les ombres et les lumières de ceux qui se débattent face à l'adversité et veulent s'en sortir* », ombres et lumières qui résultent de déterminations sociales souvent contradictoires.

Le père fait partie de ces hommes, originaires d'un milieu rural marqué par la pauvreté, qui furent attirés par les attraits d'un emploi et d'un salaire permettant de participer à la survie du groupe familial resté au pays. Alors les ombres, qui peuvent apparaître, paradoxalement, porteuses de lumières, ce sont les empreintes du pays d'origine et de cette pauvreté connue lors de l'enfance, mais ce sont aussi les marques de la violence de l'exil et de la transplantation dans un milieu étranger qui n'a pas préparé l'accueil du travailleur migrant et de sa famille. L'auteure montre que le récit de monsieur Nour sur son enfance et sa vie d'adulte est toujours mis en relation avec l'obligation d'assurer la survie du groupe et avec la fierté d'être un « pourvoyeur ». Cet homme dit ainsi ce qui fut l'un des moteurs de cette migration et les valeurs qui fondent le rapport de ces migrants à leur communauté d'origine, et qu'ils mirent au service de leur emploi, avec un rapport au travail sous-tendu par la volonté d'être reconnus comme des ouvriers excellents et courageux. Les ombres, c'est le sentiment de n'être plus rien, comme l'explique Driss, l'un des fils, le

<sup>16</sup> Ferrarotti Franco (1983). *Histoire et histoires de vie. La méthode biographique dans les sciences sociales*. Paris. Librairie des Méridiens.

jour où les accidents de travail viennent interrompre définitivement la trajectoire professionnelle du père et détruire cette reconnaissance sociale. Cette dialectique entre ombres et lumières se retrouve dans le rapport des enfants à la société et à la famille. Ainsi, ce qui apparaît difficile aux trois premiers garçons et à la fille aînée, « *c'est d'arriver à être quelqu'un et à ne pas décevoir* ».

Le processus de transmission est alors l'un des nœuds où s'observe cette tension entre ombres et lumières. Les parents attachent une grande importance à l'école, accrochant les diplômes de leurs enfants au mur « comme des trophées », mais les trajectoires scolaires se différencient fortement. Si celle de Leïla se caractérise par la réussite (elle fait aujourd'hui des études universitaires), celles des trois garçons aînés sont marquées par le sentiment d'être stigmatisés et rejetés. La question de la construction identitaire est ici centrale. « *On n'obtient rien avec sa tête d'arabe* » dit Djamel, traduisant sa révolte par des pratiques délinquantes qui vont le conduire jusqu'à une incarcération à la suite d'une bagarre. Et pourtant tous les quatre ont le désir de « *montrer qu'ils peuvent réussir* ». Le rapport intergénérationnel, qui supporte le processus de transmission, est ainsi significatif non seulement d'un marquage générationnel et sexué, mais aussi du contexte migratoire. Partant des

travaux de Jean Kellerhals et *al.*<sup>17</sup> sur ce qui fonde les sentiments de justice et d'injustice, l'auteure observe que « *les parents évaluent leur parcours par comparaison avec les autres membres de leur famille d'origine [souvent restés au pays, ici les sœurs de Djamila], tandis que leurs enfants se comparent aux enfants de leur âge grandissant en France* », avec le sentiment d'être défavorisés.

Les ombres, ce sont aussi les problèmes de santé des enfants. L'aîné, Rachid, a un statut d'adulte handicapé à la suite des troubles nerveux et d'une psychose au cours de son enfance ; Saïd, le cinquième, a connu une maladie génétique des reins qui touche également Fatiha, la septième ; celle-ci a aussi vu les débuts de sa scolarité perturbés par des problèmes de dyslexie, tout comme le dernier enfant, Toufik.

Les ombres, ce sont enfin les rapports de sexe au sein du couple parental. La mère, déjà contrainte au mariage avec un homme plus âgé (elle a 18 ans, il en a 32), qui a répudié sa première femme, se trouve placée en situation de bigamie treize ans après. Cette situation, qui va aussi beaucoup blesser les enfants, est à la fois refusée et acceptée par Djamila. Elle refuse de demander le divorce que lui autorise la loi

<sup>17</sup> Kellerhals Jean, Modak Marianne, Perrenoud David (1997). *Le sentiment de justice dans les relations sociales*. Paris. PUF « Que sais-je ? ».

française pour que ses enfants « *continuent à vivre avec leur père, qu'il ne les laisse pas* », mais elle contraint la seconde épouse à retourner au Maroc où l'époux partagé lui rend visite plusieurs mois par an. On assiste à la construction d'un nouvel équilibre du fonctionnement familial autour de la mère. Celle-ci, centrée jusqu'alors sur l'espace domestique et sortant peu, va prendre en main, avec l'aide de sa fille aînée, ce qui était jusqu'alors fait par le père, notamment les relations avec les institutions, cependant que, déjà fragilisé dans son rôle de pourvoyeur par son exclusion du marché du travail, Amin se voit contesté dans ses fonctions d'époux et de père. La position de Djamila dans cette organisation familiale est ensuite renforcée par la naissance de deux enfants alors que la seconde épouse s'avère stérile. Cette évolution est tout à la fois personnelle et structurelle, elle porte l'empreinte des transformations des rapports de sexe au sein de la famille maghrébine en situation migratoire, même si Djamila, la mère, n'a exercé et n'exerce, aujourd'hui encore, aucun emploi à l'inverse de nombre de femmes maghrébines que nous avons rencontrées et qui ont recherché, après le cycle des maternités, une autonomie, par rapport à leur mari, dans un travail salarié. Djamila n'a pas cherché un emploi, mais elle s'est impliquée socialement en participant aux

réunions du quartier, en faisant circuler des pétitions. « *Je la décrirai comme ne voulant pas être absente du débat social* », écrit Leïla. Et je dirai que son évolution, à la lecture de cet ouvrage, est l'une des lumières essentielles dans l'histoire de la famille Nour en tant qu'elle est significative d'un universel singulier où les rapports de sexe se transforment tout à la fois vers une autonomie de la femme, mais aussi vers un désengagement paternel avec pour conséquence ce que je nomme une matricentrisme du système familial.

Dans cet ouvrage qui est d'une très grande richesse sur le plan sociologique, à travers les ombres et lumières de la famille Nour et les stratégies mises en place pour vivre, pour transmettre des valeurs, il est question de reconnaissance de l'autre, de sa dignité, et l'on voit que « *la précarité n'est pas seulement une question économique, c'est aussi une question de droits et d'accès aux droits* ». J'ajouterai pour ma part qu'il ne s'agit pas seulement des droits politiques et civils, mais aussi des droits sociaux fondamentaux : droit aux ressources nécessaires pour vivre, droit au logement, droit à l'emploi, droit à la santé, droit à l'éducation...

**Christian Léomant**  
GERS-CNRS

**Armelle Le Bras-Chopard – *Le zoo des philosophes : de la bestialisation à l'exclusion***

(2000). Paris. Plon, 374 p. plus index.

Sous ce titre-choc mais peu explicite, on découvre un ouvrage dont le raisonnement est inattendu mais très bien étayé par une parfaite restitution des principaux auteurs qu'il convoque et une très grande érudition. Celle-ci ne se limite pas à convoquer les seuls philosophes, elle s'étend aux théologiens, aux médecins, aux naturalistes, aux inquisiteurs et juristes pour les temps anciens, et aux différentes classes d'écrivains et d'intellectuels pour les textes plus récents.

Le cœur du raisonnement est que les arguments permettant de construire, depuis la Grèce antique, ce qui fait la vraie humanité l'opposent à la nature animale. La pensée, le travail et l'activité politique étant le propre de l'homme, leur absence alléguée chez les animaux permet d'approfondir ces attributs. Dans des chapitres aussi denses que clairs, Armelle Le Bras-Chopard montre la fonction-miroir que les plus grands philosophes de la connaissance, du travail et de la politique ont fait jouer aux bêtes, pour bâtir, par contraste, leur théorie de la raison, de l'identité par le travail, et de la cité.

Dans un second temps, on observe cependant que la dichotomie humanité / animalité peut être poreuse : certains animaux étant anthropologisés et certains

humains bestialisés. L'auteur examine avec beaucoup d'attention non seulement les hiérarchies d'espèces vivantes construites par les philosophes mais aussi les animaux chimériques comme la licorne, le dragon, le léviathan, le phénix, le centaure, le sphinx, la sirène, la nymphe et la harpie. Ces constructions légendaires préfigurent toute une série d'argumentations sur les catégories mixtes qui, par de multiples biais, entremêlent le bestial et l'humain. Des peurs ancestrales des métamorphoses en loup ou en âne, aux becs de lièvre que produirait la vue, par une femme enceinte, d'un de ces aimables rongeurs, nombreux furent les rapprochements, sans oublier la vogue de la physiognomonie qui cherchait à prédire le caractère d'une personne par la ressemblance de son profil à celui d'un animal.

Rejeter des humains dans le camp des animaux a, selon Armelle Le Bras-Chopard, un grand avantage rhétorique après que les révolutions américaine et française ont fondé les droits de l'homme : celui de considérer certaines personnes non comme des individus mais comme du bétail : « renvoyer ces individus qui 'ne sont pas comme nous' (l'homme occidental, suprême référence) à l'animalité [...] en les caractérisant non pas par ce qui fait l'originalité de chacun, [...] mais en les considérant comme membres anonymes d'un groupe,

*d'une espèce, qu'on ne va pas tarder à définir selon des critères biologiques [...]. L'animal va jouer un rôle essentiel dans cette stratégie qui consiste à importer dans son règne des groupes entiers d'êtres humains* » (p. 244).

Cette argumentation, que Boulding<sup>18</sup> appelle épidémiologique, permet de distinguer un pôle sain et un pôle dégénéré, un pôle normal et un autre pathologique. Elle consiste à placer dans un pôle « *la seule catégorie d'êtres qui n'ont pas à rougir de ce qu'ils sont, les hommes jeunes, mariés, blancs, urbains ; de pères natifs du Nord des États-Unis, hétérosexuels, ayant eu une éducation supérieure, protestante ; occupant un emploi à plein temps ; de physique, poids et statures agréables ; ayant réussi un récent exploit sportif* »<sup>19</sup>, et dans un autre le reste. Au premier titre les femmes, dont l'âme est différente de celle des hommes, qui parlent pour ne rien dire et qui sont enfin immorales, aux désirs sexuels jamais assouvis. Mais aussi les hommes, ceux dont la peau n'est pas blanche, les indigènes, tout juste bons à être colonisés. Enfin le peuple qui, dans les écrits antirépublicains, est assimilé à un troupeau animal. Plusieurs pages du livre, au ton

enjoué, sont consacrées aux méandres de cette rhétorique pour examiner enfin la question de Darwin et du darwinisme social, en montrant la distance qui les sépare. Une réflexion sur les difficultés et hasards de l'égalité et la volonté humaine de se substituer à Dieu conclut ce livre savoureux.

*Le zoo des philosophes* a obtenu le prix Médicis de l'essai, cadeau empoisonné d'après moi qui ajoute à la confusion créée par le caractère elliptique du titre. En effet, j'attends de l'essai de vagues spéculations philosophiques comme Alain Minc, Jacques Attali ou les « nouveaux philosophes » en inondent le marché tous les ans. Produit de consommation sans intérêt et sans lendemain. Ici, il n'en est rien. On trouve dans cet ouvrage les qualités d'audace intellectuelle, d'exposition claire et ramassée et de connaissance savante de l'ensemble des dossiers traités qui avaient fait du livre sur « La Guerre »<sup>20</sup> du même auteur un outil pédagogique de tout premier ordre et une synthèse remarquable de la connaissance sur la question. Armelle Le Bras-Chopard nous donne, (entre autres) sur les philosophies du travail, de la connaissance et de la politique, des points de vue synthétiques qui valent plusieurs manuels, tant la pensée est ferme

<sup>18</sup> Boulding Kenneth (1972). *Strategy and Defence*. New York. Knopf Anchor Books.

<sup>19</sup> Goffman Erving (1963). *Stigmate, les usages sociaux des handicaps*. Trad. française. Paris. Minuit (p. 128).

<sup>20</sup> Le Bras-Chopard Armelle (1994). *La Guerre. Théories et idéologies*. Paris. Monchrestien « Clefs. Politique ».

et l'expression ramassée. Sur les points moins étayés, où l'auteure est en recherche et le lecteur *a priori* ignorant, le rythme ralentit mais l'expression reste heureuse et l'ensemble de la démonstration complètement convaincante.

**Pierre Tripier**

Professeur émérite  
Laboratoire Printemps  
Université Versailles-Saint-Quentin en Y.

**Caroline Éliacheff, Nathalie Heinich – Mères-filles. Une relation à trois**

(2002). Paris. Albin Michel, 423 p.

« *Les hommes ne le savent peut-être pas, mais ce dont les femmes préfèrent parler entre elles, ce n'est pas d'eux : c'est de leur mère* ». Peu importe que la formule accrocheuse soit vraie ou fausse, que l'on estime les femmes entre elles moins polarisées sur l'intime, parlant aussi de travail ou de politique, ne mégotons pas. Il est salutaire, en contrepoint des discours idéalisant la maternité (cf. *Politiques des sexes* de Sylviane Agacinsky, par exemple), de rappeler que la relation mère-fille est complexe et ambivalente. C'est la principale vertu de l'essai de Caroline Éliacheff et Nathalie Heinich.

Quels en sont les postulats et les partis pris méthodologiques ?

- La typologie retenue oppose les mères et les femmes : les plus mère que femme, les plus femme que mère, etc.
- À l'objet commun (les rapports mères-filles) est appliquée une seule lecture, les auteures ne ju-

geant pas pertinent de différencier les approches psychanalytique (Éliacheff) et sociologique (Heinich).

- Les rapports mères-filles sont étudiés à travers le prisme de la fiction occidentale (littérature et cinéma), dans une temporalité large, sans distinction entre les œuvres signées par des hommes ou par des femmes.

- Les œuvres choisies brossent un tableau, de l'avis même des auteures, assez catastrophique des rapports mères-filles, mais devraient permettre « d'en induire par la négative les conditions d'une relation acceptable ».

- Pour comprendre les rapports mères-filles, il faut suspendre la question de l'amour (l'amour ne suffit pas, l'amour justifie tous les abus) et introduire, à sa place, la question du tiers, comme régulateur de relations inscrites dans le registre des passions.

- La condition d'acceptabilité des relations mères-filles est la non-éviction du père (le père est le meilleur tiers).

Certain(e)s s'agaceront, sans doute, de ce que les auteures tournent souverainement le dos à la réalité, pour se cantonner dans l'analyse de la fiction et dans l'exercice toujours délicat de la psychanalyse et de la sociologie appliquées. Cela ne me semble pas un bon procès. La fiction peut donner accès à des dimensions du monde vécu qui échappent encore aux investigations scientifiques. Si le livre génère un malaise



croissant tout au long de ses 400 pages, ce n'est pas tant en raison de son objet (la fiction) que du cadre conceptuel à travers lequel cet objet est analysé. Sociologie et psychanalyse sont étroitement imbriquées au service d'un projet à vocation anthropologique, même s'il est borné à l'Occident. De fait, la perspective anthropo-psychanalytique l'emporte largement sur la perspective sociologique, comme en témoigne la bibliographie. Mais la psychanalyse est loin d'être univoque. Ici, à côté d'auteurs classiques (Helen Deutsch, Donald Winnicott) ou très reconnus (Jessica Benjamin, Ginette Raimbault) sont convoqués un certain nombre de francs-tireurs (Bruno Bettelheim, Alice Miller, Christiane Olivier). Si Winnicott a beaucoup contribué à déculpabiliser les mères avec sa notion de « mère suffisamment bonne », on sait, en revanche, que le parti pris systématique de Bettelheim contre les mères d'enfants autistes est aujourd'hui sérieusement remis en question. En matière d'hostilité à l'encontre des mères, Christiane Olivier n'a rien à lui envier. En témoigne cet extrait du *Petit livre à l'usage des pères*, cité en page 63 : « Chaque fois qu'on trouve l'homme en panne en tant que père, il y a toujours derrière – ou devant – une femme qui ne veut pas le laisser passer, qui ne veut pas qu'il soit père autant qu'elle-même est mère ! » Les références à des auteurs dont les doctrines

ne sont pas aisément conciliables auraient mérité d'être explicitées, même si, dans le cadre d'un essai visant un public éclairé, il est possible de prendre certaines latitudes avec les règles de la discussion théorique.

*Mères-filles, une relation à trois*, le titre annonce la thèse qui sera développée tout au long de l'ouvrage : la relation mère-fille est pathogène si elle n'est pas médiée par un (bon) tiers. Cette thèse, inspirée de Pierre Legendre, est défendue avec conviction. Là n'est pas le problème de fond.

On peut d'abord s'interroger, en l'absence de démonstration évidente, sur le bien-fondé de l'affirmation selon laquelle l'exclusion de l'enfant au profit de l'amant ou du travail, ou son contraire, l'inceste platonique, seraient plus délétères pour la fille que pour le garçon.

Surtout, en conformité avec un certain air du temps, les auteures fustigent la toute-puissance des mères qui procèdent à l'exclusion du père. Soit. Mais les pères sont curieusement exclus de leur propre démonstration. Même si le problème de l'inceste du père est évoqué comme particulièrement destructeur psychiquement, tout se passe comme si la symptomatologie féminine relevait, pour l'essentiel, de distorsions dans les relations mères-filles, y compris l'inceste de premier type (père-fille) qui est envisagé uniquement sous l'angle de la défaillance maternelle. Il est vrai, le thème du

livre est celui des relations mères-filles. Disons toutefois que le thème choisi, en effaçant les hommes, introduit un déséquilibre : là réside le problème majeur. Car, à partir de ce déséquilibre, revient sans crier gare, et sous couvert d'habits neufs, le vieux spectre de la culpabilisation des mères, au moins aussi coriace que celui de l'idéalisation.

Mères qui le sont trop ou pas assez, suffocantes ou glaciales, omniprésentes ou défaillantes, abusives, injustes, inférieures, jalouses, refusant de vieillir, ou empoisonnant l'existence de leur fille par leur décrépitude, toutes se succèdent sans jamais trouver grâce aux yeux des auteures, toutes coupables de « rendre », peu ou prou, « *le lien mère-fille suffisamment tordu pour produire des filles 'difficiles', étouffées par l'absence d'espace entre leur mère et elles ou, à l'inverse, anéanties par l'infranchissabilité de cet espace* ».

Selon les auteures, « *si [la fiction] est un excellent révélateur des situations de crises, elle ne traite guère des situations sans tensions [...]. Aussi les choses risquent-elles de sembler bien plus noires qu'elles ne sont dans la réalité.* » Jouer sur l'ambiguïté des rapports entre fiction et réalité pourrait passer pour une façon de se dédouaner de ses propres responsabilités dans l'entreprise de systématisation de la faute maternelle.

Mais surtout, le rapport entre

fiction et réalité me semble mal posé. Car, précisément, il n'est pas certain que des « *situations sans tensions* » existent dans la réalité. On peut être bouleversé(e) par la mise en intrigue de la relation mère-fille dans *Talons aiguilles* d'Almodovar, sans avoir assassiné l'amant de sa mère (et même sans être une fille). La fiction dit, à sa façon souvent hyperbolique, une certaine vérité sur l'amour que les filles portent (toujours) à leur mère et (de façon moins systématique) les mères à leur fille. Que cet amour puisse parfois se confondre avec la haine, c'est ce qui fait tout l'intérêt du livre, mais on peut regretter que les auteures n'aient pas profité du jeu combiné de leur double approche pour :

- Accorder aux hommes, pères ou amants, le statut de sujet (avec passions, failles, ambivalence, etc.) au lieu de la seule fonction abstraite de tiers. Les pères n'auraient-ils pas de passions (pour leur femme, d'autres femmes, le travail) qui les éloignent de leurs enfants ? Ne leur sont-ils jamais indifférents ? N'exercent-ils pas également une séduction « platonique » sur leurs filles ? Les laissent-ils si facilement vivre leur vie sexuelle ? À l'adolescence ? Plus tard ?

- Accorder au contexte social et à ses évolutions, une valeur heuristique pour comprendre les difficultés concrètes dans lesquelles se débattent aujourd'hui les femmes qui ont des enfants, voire

pour relire le passé.

D'autant que ces évolutions travaillent en sous-main, peut-être à l'insu des auteures. Signe des temps et originalité à mon sens sans précédent : l'amoureuse et la travailleuse ne sont pas opposées dans deux catégories différentes, mais subsumées dans la catégorie femme (*vs* mère). Le travail, cependant, dont on sait qu'il est un facteur essentiel dans l'émancipation des femmes, subit un traitement péjoratif, celui d'une passion exclusive et excluante. Le travail est, au même titre que l'amant, un mauvais tiers.

L'exemple de l'inceste de premier type montre assez l'importance que revêt la fonction tierce exercée par la mère. Rétablir la fonction du père là où elle fait défaut est bien sûr souhaitable. Reste à savoir comment faire. L'analyse du monde social montre que la crise de la paternité a d'autres origines socio-politiques que la toute-puissance maternelle et l'on s'étonne qu'il n'en soit jamais fait mention dans un ouvrage co-signé par une sociologue.

Enfin, on s'interroge sur la représentation de la toute-puissance maternelle : mythe ou réalité ? Fantasme de fille ? Ou déni des déterminismes de classe, de sexe, de race ? Les auteures n'ont-elles pas tendance à surestimer la puissance féminine ?

Dans le film *Mirage de la vie* de Douglas Sirk (1958), lar-

gement commenté dans le livre, une fille métisse pourrait passer pour blanche, n'était sa mère dont elle a honte parce qu'elle est noire. Selon les auteures, cette mère aurait dû se rebeller contre le racisme, cesser de se soumettre et entrer en crise contre sa condition de Noire (c'est-à-dire aussi, bien que les auteures semblent l'ignorer, contre sa condition de bonne à tout faire). C'est peut-être beaucoup demander à une femme, pauvre, noire, élevant seule son enfant dans la société américaine des années cinquante. On s'attendrait à un peu de mansuétude. Mais le couperet tombe, en clôture du chapitre : « *Si donc une mère extrême (en l'occurrence extrêmement inférieure) apparaît comme telle au regard de sa fille, ce n'est jamais par la force des choses, ni par le hasard des circonstances : c'est aussi qu'elle y met du sien.* » N'est-ce pas pousser le principe de la liberté et de l'autodétermination un peu loin ? On notera ici une contradiction : d'un côté, il n'existe aucun salut pouvant venir des mères elles-mêmes (nécessité d'un tiers pour rendre la relation acceptable) ; de l'autre, la plus dominée des dominés porte malgré tout l'entière responsabilité de son malheur et de celui de sa fille.

Il est louable de réfléchir sur les femmes autrement qu'en les considérant comme des victimes. Mais pourquoi un tel acharnement contre les mères ? C'est

sans doute qu'il n'est pas facile non plus d'être femme et notamment, dans cette période de mutations des identités féminines, d'être plus libre que sa propre mère. À propos des filles de mères vieillissantes dont « *la toute-puissance n'est jamais aussi efficace que lorsqu'elles sont faibles, dépendantes, humiliées* », les auteures concluent : « *Moins subtilement, il reste encore à la fille une autre possibilité pour mettre à distance cette emprise maternelle : c'est de pousser jusqu'à son terme, fantasmatiquement, l'infériorité de la mère, en désirant intensément – mais la plupart du temps, inconsciemment – sa mort.* »

Je me demande si ce n'est pas *le meurtre symbolique de la mère* qui constitue la passion secrète de ces 400 pages. Si les auteures en étaient d'accord, ce serait du jamais vu au pays de *Totem et Tabou*.

**Pascale Molinier**

Laboratoire de Psychologie  
du travail et de l'action-CNAM

***L'Interaction entre femmes et hommes et son interprétation***

**Erving Goffman – *L'arrangement des Sexes***

(2002). Paris. La Dispute « Le Genre du Monde », 116 p. Traduction de Hervé Maury, présentation de Claude Zaidman.

**Carme Alemany Gomez, Véronique Luc, Carmen Mozo Gonzalez – *El acoso sexual en los lugares de trabajo de Madrid*** (2001). Ministerio del Trabajo y de Asuntos Sociales, 230 p.

Voici deux ouvrages qui traitent des mêmes objets, l'interaction entre hommes et femmes et leur éventuelle dérive vers l'imposition à l'autre – le plus faible – d'un type de relation offensant le sens de l'intégrité corporelle. Mais ils le traitent différemment : l'un, conçu sous forme d'un essai court mais profond cherche à armer le lecteur, à lui indiquer un point de vue où les habitudes les mieux ancrées sont traitées comme des énigmes. L'autre, obéissant à l'esprit de sérieux des rapports de recherche, apporte les témoignages récurrents qui permettent d'établir complètement les thèses qu'il avance.

Les monographies présentées dans *El acoso sexual en los lugares de trabajo* (littéralement : Le harcèlement sexuel dans les lieux de travail), prennent soin de dépeindre les rapports de travail et les rôles professionnels des membres de chacun des sexes avant d'exposer les formes de cette « *intrusion ni désirée ni recherchée dans les sentiments, les pensées, les conduites, l'usage du temps, la dépense d'énergie ou le corps d'une femme de la part d'un homme* » (p. 17) qu'est le harcèlement. L'objectif étant d'explicitier ce dernier en le met-

tant dans son contexte professionnel quotidien. L'ouvrage de Goffmann, tente, lui, d'analyser les rapports entre les genres comme un des fondements anthropologiques de l'humanité : « *Le sexe est à la base d'un code fondamental, code conformément auquel s'élaborent les interactions et les structures sociales, code qui soutient [...] les conceptions que se font les individus de ce qui fonde leur nature humaine authentique.* » (p. 41)

Une des façons de penser de Goffman consiste à se replonger cinq siècles en arrière, quand Giotto, Memling ou Mantegna ouvrent sur le paysage le cadre dans lequel évoluent leurs personnages et mettent le héros du tableau en perspective. Avant eux, le décor est fermé pour que les personnages ressortent mieux, l'attention doit se concentrer sur eux. Après eux, les héros font partie du décor autant que le monde qui les entourent. Le décor les situe et parle d'eux. Goffman crée l'ouverture vers des paysages « aperçus mais non remarqués » et métamorphose par le regard des scènes familiales en spectacles insolites. Il le fait en articulant plusieurs niveaux de réalité, dans un ordre de présentation déroutant. D'où le besoin de recomposer le texte pour pouvoir en rendre compte.

Goffman appelle sa façon de mettre ses sujets de recherche en perspective la « *réflexion institutionnelle* ». Il part de l'institution

la plus répandue, la famille, et montre comment s'y fabrique dans le détail l'image de l'homme affrontant les tempêtes et assumant un rôle protecteur vis-à-vis des femmes, supposées plus faibles que lui.

Dans la famille, dit-il, « *chaque sexe devient un dispositif de formation pour l'autre sexe, dispositif qui s'introduit au cœur de la maison [...] ce qui va servir à structurer une vie sociale plus générale.* » (p. 77)

Sa démonstration se poursuit sur les différences opérées par les parents dans la relation avec leurs filles et leurs garçons. Différences que ceux-ci ne peuvent pas ne pas corrélérer avec la dissemblance de leurs organes génitaux et de leur apparence physiologique et attribuer ainsi cette dissemblance à l'ordre de la nature. D'où la forte proposition de l'auteur d'Asiles : « *Le genre et non la religion est l'opium du peuple* » (p. 78). Goffman poursuit ce raisonnement : il explicite les conséquences les plus générales de cette relation de protection-domination que le frère, encouragé inconsciemment par ses parents, croit devoir installer avec sa sœur et par extension à l'ensemble du sexe féminin.

À ce stade de l'énoncé, Goffman cherche un élément de preuve irréfutable, inscrit matériellement, qui démontre le bien-fondé de son raisonnement. C'est la disposition des toilettes pour

hommes et pour femmes aux États-Unis qui le lui fournira. Les toilettes pour femme, enclave typiquement féminine dans les espaces publics, supposent plus de place et des aménagements plus confortables que les toilettes pour hommes : « *Un des arguments contre l'embauche des femmes a été que des toilettes supplémentaires étaient nécessaires et qu'elles n'existaient pas* » (p. 81). La disposition des toilettes pour femmes révèle les deux éléments majeurs qui guident l'interaction des hommes vis-à-vis des femmes : la cour et la galanterie.

Partant de la constatation que les femmes sont à la fois minorées et tenues en grande estime par leurs compagnons masculins, l'auteur cherche comment se manifeste cette contradiction dans des attitudes. Il découvre alors que la norme sociale la plus répandue consiste, pour l'homme, à faire sa cour aux femmes et à se montrer galant à leur égard. Les femmes, sont, d'après lui, « *idéalisées comme des objets fragiles, purs et précieux, comme étant les donatrices et les destinataires d'amour et de sollicitude, cette action de donner et de recevoir étant, d'une certaine manière, leur fonction* » (p. 104). Dans leur relation avec les hommes, et de ceux-ci avec elles, et dans celle que ceux-ci entretiennent avec elles, il y a une contradiction fondamentale, celle de croire que « *les compor-*

*tements entre les deux sexes soient coordonnés* » (*idem*). Il en résulte, de la part du genre masculin, une attente de réponse aux efforts de courtoisie et de séduction qu'il déploie en direction de l'autre sexe. Ainsi : « *les hommes vont guetter des encouragements, surveillant tout écart à la réserve habituelle des femmes qui en seraient le signe, il s'ensuit que toute hâte [...], toute initiative, toute attitude excessive, toute agressivité ou exclusivité peut être considérée comme une invite sexuelle, [...] un signe d'accessibilité* » (p. 71).

Dans son commentaire du livre de Goffman, Claude Zaidman indique que l'apport fondamental de ce texte est dans l'analyse de la co-présence des sexes, où les hommes et les femmes sont ensemble et séparés. Mon impression est plutôt qu'il réussit à décrire les paradigmes enfouis de l'ordre social masculin, tel que les hommes le voient, tel que leurs phantasmes les construisent. Goffman suppose que cette vue est partagée par l'autre sexe mais ne peut pas vraiment en apporter de preuve. Son livre demeure un magnifique éclaircissement du monde rêvé par les petits garçons.

Cependant, si l'on veut se convaincre de la justesse des interprétations par Goffmann des définitions masculines de la relation à l'autre sexe, et des relations de conflit et d'accom-

modement que ces définitions suscitent, il suffirait d'ouvrir *El acoso sexual en los lugares de trabajo* pour en être persuadé. Ce livre présente trois monographies sur les relations de travail et les visions des relations quotidiennes entre collègues masculins et féminins dans trois secteurs différents : la banque en Andalousie, la santé – surtout l'hôpital –, ainsi que l'industrie chimique en Catalogne. Ces monographies sont introduites par une analyse de la notion de harcèlement sexuel et donnent lieu à deux synthèses bien étayées puisqu'à quelques nuances près les trois monographies aboutissent à des résultats semblables.

Elles recueillent en effet plusieurs séries de données, par des entretiens :

- Présence et conditions de travail des femmes dans le secteur étudié.
- Ambiance de travail et zones de risque de harcèlement ;
- Vision qu'ont les hommes de la place des femmes dans la division du travail.
- La conception que les femmes et les hommes du secteur d'activité ont respectivement du harcèlement sexuel.

Comme l'aurait prévu Goffman, les hommes ont beaucoup de mal à avoir un rapport universaliste avec leurs collègues femmes, à les traiter comme des professionnelles ; à mettre de côté la dimension sexuelle des relations. La séquence « femme fragile et dési-

rable que l'on protège mais à laquelle on espère accéder » fonctionne assez bien dans l'imagination masculine et désigne assez logiquement les premières victimes : des débutantes, des intérimaires ou des stagiaires, inexpérimentées et ayant l'attrait de la jeunesse.

Cette séquence organise aussi l'imagination féminine qui, souvent, prend les propos protecteurs des hommes – le fait par exemple d'appeler une nouvelle venue, *niña* (fillette) – pour une volonté de ne pas considérer la femme comme une adulte, donc comme une collègue à part entière. Ici – comme dans le cas où une femme seule dans un groupe masculin doit supporter les plaisanteries à connotation sexuelle de ses collègues – les attitudes féminines vont de la révolte et du conflit, souvent intérieur, à l'accommodation : « *En fait, c'est la bêtise masculine qui transparait, ce n'est pas grave. [...] Il m'appelle niña, ça marque notre différence d'âge* ».

Les hommes, surtout dans la chimie, sont peu conscients que certains comportements courtois ou galants, un peu appuyés, peuvent être considérés comme des actes de harcèlement, mais alors que, dans les autres secteurs, il est vrai plus féminisés, la conscience de devoir se limiter à des relations de travail commence à pénétrer. Certains hommes prennent conscience de la nécessité de respecter l'intégrité corporelle et

morale de l'autre, tout en conservant des attitudes protectrices liées à l'aspect fragile et délicat de leurs collègues féminines. D'autres réduisent le harcèlement sexuel aux seules faveurs qu'une femme serait obligée de concéder à un supérieur hiérarchique qui exercerait sur elle un chantage au poste de travail.

Un point reste obscur dans ce livre, celui du statut de l'interaction. Si Goffman trace la genèse et la morphologie des interactions entre les deux sexes, en montrant comment se forment les interprétations masculines des attitudes féminines, il y a dans le *El acoso sexual en los lugares de trabajo* une difficulté qui ne me semble pas avoir été surmontée, celle d'une définition purement subjective du harcèlement sexuel : « *Tout type de comportement de nature sexuelle – de type physique, verbal ou non verbal – qui ne soit pas désiré ni recherché par la personne qui en est l'objet, et qui affecte sa dignité* » (p. 16).

Cet énoncé suppose soit que dans les relations entre êtres humains qui se rencontrent pour la première fois, il n'y ait aucune allusion ni geste qui puisse être

interprété comme de nature sexuelle, soit que lors de la première rencontre la permission soit demandée et accordée d'aborder tel type de sujet. Or, en fait, l'ouvrage ne porte pas là-dessus, mais davantage sur les positions subordonnées des femmes dans le travail, leur définition, variable, comme on l'a dit, de ce qu'est le harcèlement, puis l'opinion masculine sur la question. Mais sur le moment de l'interaction et la façon dont chacun interprète à chaud ce qui s'y est produit, nous ne savons rien. Ainsi peut-on se demander si ce livre, par ailleurs une source très riche de connaissance des situations de travail, des préjugés et stéréotypes sexués sur l'autre genre, remplit bien son propos premier – si sa méthode d'investigation est bien adéquate à la définition qu'il se donne du harcèlement sexuel, dans la mesure où l'on n'a pas de récit sur ce qui se passe dans l'interaction.

**Pierre Tripier**

Professeur émérite  
Laboratoire Printemps  
Université Versailles-Saint-Quentin en Y.